

Yves Citton

Économie politique de l'attention médicamentée à l'âge du capitalisme égocidaire

On parle de plus en plus d'une « économie de l'attention ». On manque rarement d'illustrer une telle notion par les propos du dirigeant de TF1 définissant son travail par le fait de fournir du « temps de cerveau disponible » à Coca-Cola. On souligne que les principales capitalisations boursières de ces dernières années sont le fait de multinationales (Facebook, Alphabet-Google) offrant à leurs utilisateurs des services nommément gratuits, mais reposant en réalité sur la vente à des tiers d'informations relatives à leurs comportements attentionnels. On présente parfois la montée en puissance d'une telle économie comme le symptôme d'un renversement de paradigme, déplaçant le pôle décisif de la vie économique depuis la sphère de la fabrication (comment optimiser la production des biens et des services au sein d'un monde aux ressources limitées ?) vers la sphère de la réception (comment maximiser la quantité et la qualité d'attention, ressource désormais la plus précieuse, dirigée vers tel ou tel produit ?) (Franck 2005, Kessous 2010, Citton 2014, Wu 2016).

Quelle économie de l'attention ?

Une telle économie de l'attention peut faire l'objet de deux approches sensiblement différentes. On fait souvent comme si la masse globale d'attention humaine disponible était une donnée fixe, comparable aux ressources en hydrocarbures disponibles sur la planète Terre, et que la compétition économique reposait sur la capacité à attirer vers soi un maximum de cette nouvelle ressource la plus rare. Sous la figure dominante du marketeur, l'économiste de l'attention – fréquemment conjugué désormais dans sa déclinaison algorithmique – est alors conçu comme quelqu'un capable de monitorer aussi finement que possible ce à quoi nous sommes attentifs, de façon à fournir par avance à nos attentes exactement ce qu'elles (ne savaient pas encore qu'elles) désiraient. Dans un tel univers, que modélise la science économique hautement mathématisée gouvernant nos grands choix politiques, nos attentions individuelles sont considérées comme des données, dont il faut optimiser les sollicitations et les mises en relations avec pour principale boussole les profits financiers générés par les retours sur investissement.

Même si un tel monde est en train de nous conduire vers un effondrement social et écologique proprement catastrophique, il est finalement assez rassurant dans son fonctionnement interne. Les « individus », et les « ménages » qu'ils forment pour se reproduire, ont des « préférences », qu'il convient d'« harmoniser » entre elles par des mécanismes d'ajustements réciproques, dont le paradigme marchand est présenté comme le plus « efficace ». Dis-moi ce que tu désires, je te dirai comment optimiser ta prospérité. Le problème d'un tel monde est qu'il est aussi merveilleusement calculable que parfaitement irréaliste. Ce que je désire (vraiment) est non seulement difficile à formuler. Il est surtout fonction d'une quantité énorme de *conditions* déterminantes, qui font de mes « préférences » bien davantage un *produit* qu'une *donnée*. Le travail des marketeurs et de TF1 ne consiste pas seulement à satisfaire nos attentes (préexistantes), mais tout autant – et indissociablement – à les influencer, à les orienter, à les former et donc à les co-produire (Falkinger 2008, Kahneman 2012).

Une conception plus inclusive, plus réaliste, mais aussi bien plus inquiétante, de l'économie de l'attention intègre le fait que les attentions qu'elle monitore sont en grande partie le produit de son travail de monitoring. Elle s'intéresse donc à ce qui conditionne nos attentions, quantitativement et qualitativement. Et, au sein d'une régime politico-économique dominé par le capitalisme, cet « intérêt » pour ce qui conditionne nos attentions est à entendre non seulement comme une curiosité scientifique, mais tout autant – et indissociablement – comme une avidité financière (Massumi 2018a & 2018b).

C'est dans le cadre d'une telle *économie des conditions et des conditionnements de l'attention* qu'il faut resituer les statistiques de consommation de Ritaline et des autres médicaments prescrits pour augmenter ou normaliser nos performances attentionnelles. Les neurosciences mettent à jour une économie *chimique* de l'attention (Lachaux 2011). Elles observent et quantifient en laboratoire comment les variations du taux de présence de telle ou telle substance ayant fonction de neurotransmetteur permettront de moduler nos comportements attentionnels. La grande mode que connaît depuis quelques années la « neuro-économie » fait rêver (ou cauchemarder) d'une gouvernementalité qui ne s'exercerait plus au niveau des ménages, ni des individus, mais des neurones et des synapses (Monneau & Lebaron, 2011). Le chômage se soignerait à coup de médicaments : une pilule pour réchauffer les esprits animaux d'investisseurs pas assez optimistes dans leurs prédictions ; une pilule pour ranimer les désirs consuméristes d'épargnants trop déprimés dans leur vision de l'avenir ; une pilule pour remotiver les chômeurs trop facilement découragés dans leur recherche infructueuse d'emploi (ou trop exigeants dans leurs attentes salariales).

Cette économie des condition(nement)s de l'attention est inquiétante non seulement de par les imaginaires dystopiques auxquels elle ouvre la porte, mais tout autant de par le statut éminemment évanescant auquel elle réduit notre subjectivité (et donc notre « identité »). Comme l'avait bien esquissé Walter Benjamin, notre « conscience » est comme prise en sandwich entre deux instances de médiation et de modulation qui en régissent les opérations (Somaini 2016). D'un côté, nos rapports à nos environnements extérieurs sont de plus en plus intermédiés par des *appareils techniques* (*Apparate*) qui filtrent les données qui nous en parviennent. TF1, Fox News, The Economist, Médiapart filtrent les nouvelles qui nous arrivent de notre environnement : même si nous avons à y partager les mêmes ressources communes, il nous apparaît selon des « partages du sensible » très différents et souvent contradictoires selon les canaux sur lesquels nous branchons nos sens. Les appareils techniques (journaux imprimés, écrans TV, tablettes) et les institutions qui sélectionnent et formatent leurs flux de données (Le Monde, Al Jazeera, Facebook) conditionnent donc de l'extérieur ce qui fera le contenu de nos connaissances, de nos désirs, de nos craintes et de nos espoirs.

D'un autre côté, nos rapports à nos perceptions intérieures sont susceptibles d'être remédiées de plus en plus précisément par des *préparations chimiques* (*Präparate*) qui modulent la façon dont nous réagissons aux données extérieures et proprioceptives. Non seulement d'ancestrales coutumes comme la consommation d'alcool, de coca, de café, de hachich ou de khat, mais une vaste panoplie de nouveaux composés chimiques s'offrent à nous pour altérer nos états de conscience – au premier rang desquels figurent les médicaments prescrits au nom du traitement des troubles déficitaires de l'attention et de l'hyper-activité. L'économie propre à ces derniers mérite d'être resituée au sein des économies plus générales, avec lesquelles elle s'articule et qui en régissent les présupposés et les attentes.

Des fonctions aux finalités

L'informatisation de nos *Apparate*, dont l'accélération a caractérisé les dernières décennies, doit être comprise dans le cadre d'un besoin de coordination toujours plus fine de nos activités collaboratives toujours plus complexes. Comme l'a bien montré Nigel Thrift

(2007), les dispositifs numériques de géolocalisation (GPS, codes barres, puces RFID) ne font que précipiter un vaste mouvement de repérage de nos « positionnements et juxtapositions » qui a commencé avec l'instauration d'un système d'adressage postal, d'une harmonisation des systèmes de mesure, d'un affinement et d'une synchronisation des définitions du temps universel. L'enjeu fonctionnel de cet ensemble de procédures de contrôle, qui se superposent et viennent relayer les régimes de souveraineté et de discipline préexistants, est d'assurer l'efficacité de modes de production requérant des membres d'une société-fourmilière qu'ils puissent prédire de plus en plus précisément où ils seront à quel moment, et quels gestes de production ils y feront. Après avoir standardisé et massifié nos gestes manuels, l'industrialisation a entrepris de standardiser et de massifier nos gestes intellectuels. Tous les dispositifs de « la société du spectacle », de l'éducation supérieure ou des services relevant du « développement personnel » (*self-help*) participent d'un même besoin de form(at)er nos attentions et nos attentes, pour leur permettre de fonctionner à plein régime au sein d'une machine productive désormais planétarisée aux exigences de coordination toujours plus précises.

La consommation de Ritaline prescrite par ordonnance médicale doit être inscrite dans ce vaste contexte général d'industrialisation des attentions. Vues depuis la planète Saturne, nos sociétés se donnent les moyens d'agir sur leurs membres depuis les deux côtés de la topologie que sépare la peau. De l'extérieur, elles multiplient les *Apparate* qui apportent à leurs yeux et à leurs oreilles, désormais 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, des spectacles leur fournissant les connaissances (actualités du journal de 20 heures, MOOCs, fils twitter, suivi facebook) ainsi que les valeurs (films, séries TV, romans, chansons) nécessaires à leur bonne (in)formation. Depuis l'intérieur, elles raffinent, multiplient et spécifient de plus en plus précisément les *Präparate* qui disposent leur système nerveux à réagir aux stimuli de la façon la plus appropriée, c'est-à-dire la mieux en phase avec les nécessités de la production.

Une telle contextualisation conduit à distinguer au moins quatre niveaux de réponses possibles à la question d'évaluer les mérites et les dangers associés à la consommation de Ritaline. Le premier niveau touche à la légitimité de l'usage des psychotropes comme béquille comportementale. La question ainsi posée est de savoir *si et dans quelle mesure il est justifié d'intervenir directement (chimiquement) sur le système nerveux pour assurer l'adaptation d'un individu à son environnement.*

Il est sans doute défendable – et peut-être prudent – de décréter a priori que toute intervention directe (immédiate) sur l'espace topologique situé sous notre peau comporte des dangers d'aliénation tels qu'il vaudrait mieux en bannir la possibilité. Une telle position « intégriste » – au double sens où elle est radicale et où elle préserve l'intégrité corporelle des sujets humains – présuppose une différence de nature entre les *Apparate* et les *Präparate*. Il peut revenir au même, du point de vue de mes comportements, que je porte des lunettes colorées qui teignent tout en jaune (*Apparat*) ou que j'absorbe un hallucinogène qui me fasse tout voir en jaune (*Präparat*). L'extériorité des lunettes me permet toutefois de sentir leur présence et, au besoin, de m'en débarrasser, alors que le psychotrope modifie l'intériorité même à partir de laquelle je considère le monde. En agissant « sous la peau », il m'aliène d'une façon inacceptable, qui doit être rejetée comme telle.

Les partisans de l'usage de la Ritaline ont toutefois beau jeu de montrer les limites d'un tel intégrisme. Ne sommes-nous pas tous reconnaissants lorsqu'un dentiste anesthésie une partie de notre bouche avant de s'attaquer à une racine ? Si un comprimé de paracétamol peut nous épargner quelques heures de migraine ou de douleur sciatique, pourquoi diable s'en priver ? Le fait qu'une prothèse s'applique depuis l'extérieur (lunettes) ou depuis l'intérieur (médicament) n'est-il pas secondaire par rapport au bienfait qu'elle apporte ?

S'il faut en effet protéger les individus contre d'évidents risques d'aliénation, la question qui se pose est moins de savoir si la prothèse agit depuis l'extérieur ou depuis l'intérieur de

l'espace topologique défini par la peau, mais plutôt de déterminer si le recours à cette prothèse est « volontaire » ou non de la part de celui qu'elle affecte. Un psychotrope dissimulé dans un verre de boisson est en effet un cas très différent d'une pilule avalée volontairement, en connaissance de cause et d'effets. Le recours au critère de la volonté individuelle est sans doute indispensable, et probablement indépassable. Il convient toutefois d'en mesurer les limites et les inquiétantes fragilités.

Si les intégristes se méfient avec raison des prothèses intérieures (*Präparate*) intervenant directement sur le système nerveux avec la capacité d'altérer (immédiatement) nos volontés, force est de constater que les prothèses extérieures (*Apparate*) contribuent elles aussi, et bien plus fréquemment, à « altérer » (médiatement) nos volontés. Les lunettes qui permettent à un myope de voir une voiture électrique s'approcher silencieusement altèrent sa volonté de traverser la rue au même moment, et lui sauvent ainsi la vie. Même si la réponse intégriste refusant par principe toute intervention chimique sur le fonctionnement de notre système nerveux peut se justifier par principe de précaution, les débats en arrivent vite à se situer sur un deuxième niveau. La question n'y est plus d'opposer prothèses intérieures (*Präparate*) aux prothèses extérieures (*Apparate*), ni seulement de préciser que leur absorption doit être « volontaire ». Il s'agit à ce deuxième niveau de déterminer *au nom de quelle(s) finalité(s) le recours à une prothèse chimique comme la Ritaline peut être justifié.*

En principe, la Ritaline est prescrite et consommée dans le but d'aider une personne diagnostiquée comme attentionnellement déficitaire ou hyperactive à adapter ses comportements aux règles de fonctionnement régissant l'environnement où elle se trouve placée. Contrairement aux fausses évidences qui régissent encore de nombreux discours tenus sur ces questions, il est absurde de dire d'un enfant qu'il est « attentif » ou « distrait » dans l'absolu. Il est extrêmement rare (et difficile) pour un être humain de ne pas être attentif du tout – peut-être que certains états de méditation y parviennent après des années d'exercice, mais ce n'est certainement pas le cas de ceux à qui l'on prescrit de la Ritaline. Ce qui est stigmatisé comme relevant de l'« inattention » n'est pas une absence totale d'attention (n'être attentif à rien), mais proprement une *dis-traction* – à savoir le fait d'être attentif à *autre chose* que ce que *l'autorité* régissant un certain milieu aura décrété comme le seul objet légitime d'attention.

Lorsqu'un élève regarde par la fenêtre, bavarde avec son voisin ou consulte son téléphone portable au lieu d'écouter la parole professorale, il est bien attentif à quelque chose, qui lui semble sans doute plus important que ce qui est au programme scolaire du moment. Il est catégorisé comme distrait ou déficient au nom du principe de monopole de l'attention légitime qui régit une salle de classe. Autrement dit, la distraction est une affaire de pouvoir et de politique, tout autant que de vigilance et de psychologie. On imagine sans difficulté des situations d'endoctrinement où la distraction peut apparaître comme synonyme d'émancipation. On détermine moins facilement au nom de quel critère objectif le contenu d'un cours sera considéré ou non comme de l'endoctrinement.

Il y a sans doute de bonnes raisons fonctionnelles à considérer comme distraits un élève inattentif au programme scolaire ou un conducteur regardant son écran de jeu vidéo plutôt que la route. Prendre de la Ritaline pour bien suivre une journée d'école n'est pas forcément différent de boire un café pour rester mieux éveillé avant de prendre le volant. La légitimité de la prescription de psychotropes exhausteurs d'attention est toutefois soumise à la légitimité des finalités assignées à leur consommation. C'est à ce deuxième niveau que se déroulent les débats les plus communs sur le traitement médicamenteux des déficits attentionnels. La finalité de la prescription de Ritaline est-elle d'aider l'enfant à acquérir les connaissances et les comportements nécessaires à sa bonne intégration sociale ? Ou est-elle de réduire ou de plafonner les budgets éducatifs en maximisant le nombre de corps gérables au sein d'une salle de classe ?

La réponse à de telles questions va dépendre du cadrage qu'elles proposent à la réflexion. Selon l'échelle où l'on se place, il peut être raisonnable de recourir individuellement à la Ritaline pour permettre à son enfant de compléter ses études de façon à obtenir le diplôme sans lequel ses perspectives d'avenir professionnel seront significativement amputées. Mais il peut être plus raisonnable encore de revendiquer collectivement une réduction du nombre d'élèves par classe pour permettre un suivi plus personnalisé des singularités de chacun. Au-delà des finalités assignées à la prescription de Ritaline, un troisième niveau de questionnement demande donc *quelle vision de la société sous-tend les finalités invoquées pour justifier le recours aux psychotropes*.

À première vue, les débats qui se situent à ce niveau paraissent opposer les gestionnaires du donné aux avocats du possible. Les premiers s'efforcent de trouver des solutions concrètes, à partir des institutions, des attentes et des contraintes telles qu'elles s'observent dans la réalité. Au nom de l'état actuel des écoles, du marché de l'emploi, des politiques d'austérité, ils considèrent souvent qu'il n'y a guère d'alternative crédible à la prescription de Ritaline. Les seconds dénoncent le court-circuitage de l'avenir opéré au nom du réalisme par la médicalisation des comportements attentionnels. En fournissant des solutions individualistes à des problèmes collectifs, la prescription de Ritaline retarde dramatiquement le jour où nous devons reconnaître que le modèle industriel d'une éducation basée principalement sur la soumission et la discipline est inadéquat pour former le type de collaborateurs souples, curieux, inventifs, créatifs requis par nos nouveaux modes de coopération, où la conformité aux attentes est moins importante que la capacité à accueillir l'inattendu. À leurs yeux, en adaptant de force les individus à des structures d'ores et déjà obsolètes, la médication des attentions prévient l'adaptation des structures à nos besoins d'avenir. Elle relève de l'imaginaire à la fois dangereux et périmé d'une société-fourmilière, alors que le défi suprême de notre époque est de faire advenir une société dont chaque membre puisse contribuer à l'effort nécessairement commun de recherche-crédation (Citton 2018).

On ne saurait surestimer le rôle de ce clivage idéologique sous-jacent à bien des prises de positions sur les diagnostics et les traitements proposés aux problèmes attentionnels. Les initiatives les plus intéressantes et les plus prometteuses – illustrées au sein de ce volume par les contributions de Renaud Hétier, Jean-Philippe Lachaux et Raphaël Mellado – émanent toutefois souvent d'acteurs qui insèrent dans les structures existantes des dispositifs permettant d'échapper aux dangereuses facilités de la Ritaline sans devoir attendre l'avènement de transformations structurelles radicales. Même si l'ambition de ce chapitre est de faire sentir à quel point les débats sur la médication de l'attention mettent en jeu des visions de la société dont les implications et les conséquences sont extrêmement larges, c'est bien dans les détails des réalités concrètes de la consommation de Ritaline qu'il faut aller chercher de quoi en évaluer la prolifération.

Des nécessités fonctionnelles aux réalités dysfonctionnelles

Un quatrième et dernier niveau de questionnement est à garder en tête pour mesurer les tenants et les aboutissants sociaux-politiques de la diffusion de psychotropes destinés à réguler nos comportements attentionnels. On s'y demande *quels dysfonctionnements empiriquement observés recèlent les pratiques de prescription et de consommation de la Ritaline*, au-delà (ou en-deçà) des différentes raisons fonctionnelles évoquées pour en justifier l'usage.

Il y a en effet plus inquiétant encore que la standardisation industrielle appliquée à nos gestes mentaux pour les faire rentrer de force dans les standards pré-formatés d'une société-fourmilière. La façon dont les déficits attentionnels sont diagnostiqués et dont leurs traitements neurochimiques sont absorbés révèle toute une série de détournements qui nous emmènent assez loin des grandes fonctions sociales discutées dans la section. Les trois cas d'études que

tisse l'enquête d'Alan Schwarz *ADHD Nation* (2016), réalisée dans le pays pionnier de la médication des attentions, met en lumière quelques dérives majeures, dont il est indispensable de prendre en compte le risque et l'impact avant de généraliser le recours à des substances comme la Ritaline.

Kristin a la malchance d'être une enfant singulière, qui reste difficilement assise en classe et qui a parfois de la peine à se motiver pour aller à l'école. Elle se conforme moins vite ou moins volontiers que ses camarades aux attentes des adultes, et s'en trouve marginalisée des modes de socialisation dominants. Peut-être pour ne pas avoir à creuser trop loin dans les causes relationnelles de son malaise, tout le monde veut se (et la) convaincre que la racine de son mal est un déficit attentionnel, qui se trouve promptement diagnostiqué, puis traité avec sa dose quotidienne de Ritaline. Bien qu'elle signale clairement ses réticences à prendre le médicament – rendant le caractère « volontaire » de sa thérapie très relatif – la pression de ses proches la pousse à s'y tenir, ce qui lui permet d'améliorer temporairement ses résultats scolaires. Lorsque ses phases dépressives prennent le dessus, nul n'envisage de la décrocher de la Ritaline : on ajoute seulement du Xanax contre la dépression, puis de la Vicodin pour pallier ses douleurs, et la voilà bientôt dépendante d'un cocktail de médicaments – dont elle ne pourra se sortir que par une cure de désintoxication.

Jamison semble parfaitement socialisé, il écoute en classe, reste sagement assis et obtient de bonnes notes. Ses parents espèrent et attendent encore un petit effort supplémentaire pour passer la barre de l'excellence (être accepté à Yale, Harvard ou Vanderbilt). Il rame et fatigue en préparant les tests, sans parvenir aux plus hauts scores, jusqu'à ce qu'un ami lui donne à essayer une pilule d'Adderall, qui lui permet d'étudier plus longtemps et plus intensément que jamais auparavant. Il lui suffit de dire à son médecin qu'il a de la peine à se concentrer, de répondre au test de la façon attendue d'un adolescent souffrant de trouble attentionnel, et le voilà doté de sa dose quotidienne, et légale, de dopage intellectuel – jusqu'à ce que l'abus de substances stimulantes ne le fasse atterrir lui aussi en centre de désintoxication.

Le troisième cas, autour duquel tourne tout le livre d'Alan Schwarz, n'est autre que celui du docteur Keith Conners, le scientifique qui est à l'origine du traitement des déficits attentionnels par la Ritaline, ainsi que du test le plus largement utilisé pour en diagnostiquer les symptômes. Son histoire est celle d'une désillusion, tardive, devant les proportions épidémiques d'une maladie multipliée par des diagnostics hâtifs et bâclés, ainsi que d'un combat, résolu, contre ceux de ses collègues qui jouent avec trop d'indécence le jeu de compagnies pharmaceutiques, bien plus avides de profits pour leurs actionnaires que soucieuses de la santé des patients.

On connaît bien entendu les limites des résultats d'enquêtes s'appuyant sur le storytelling. Quelques histoires singulières ne prouvent rien. Pour une Kristin et un Jamison se retrouvant en cure de désintoxication, combien d'enfants pour lesquels un traitement temporaire de Ritaline a aidé la poursuite des études et l'obtention d'un diplôme, sans avoir aucun effet secondaire dommageable ? Indépendamment de leur représentativité statistique, ces trois cas sont surtout éclairants par ce qu'ils font entrevoir des dysfonctionnements qui alimentent l'épidémie de déficits attentionnels. Et au-delà d'une économie parallèle de l'attention médicalisée, ces dysfonctionnements mettent à jour certains des vices fondamentaux d'un capitalisme dont les évolutions tendent simultanément à valoriser et à lamener nos subjectivités. Passons sommairement en revue quelques-unes des leçons qu'on peut en tirer.

1° L'histoire de Kristin aide à entrevoir comment la Ritaline précipite les multiples pressions conformistes (exercées par toute société pour formater ses membres) en *une dynamique dangereusement destructrice de neurodiversité* (Manning & Massumi 2012). Dès lors que les lois de la compétitivité capitaliste s'appliquent désormais virtuellement en tout point de la planète, tous les jeunes Terriens sont intimés de s'aligner sur un modèle unique de

socialisation, qui impose une expressivité communicationnelle strictement bornée à une visée d'insertion dans l'employabilité néolibérale.

2° L'un des plus gros points aveugles de cette normativisation est sa foi naïve en la vertu des dispositifs de mesure mis en place comme boussole d'évaluation de nos comportements. Cette ingénuité a pour corrélat *un auto-aveuglement envers l'inventivité des détournements opportunistes* qui contournent de toutes parts les mécanismes de mesure sur lesquels repose l'orientation du système. Le cas de Jamison illustre parfaitement la façon dont ce qui est justifié pour combler un déficit attentionnel se voit retourné en moyen de dopage de performance examinatoire, grâce à quelques affabulations non-détectées par les procédures de diagnostic.

3° Au-delà du seul cas de Jamison, l'ensemble de l'enquête d'Alan Schwarz fournit un cas d'école pour observer dans les détails concrets comment les principes d'économie de moyens et de compétition pour la rentabilité conduisent à *une prolifération d'évaluations bâclées et biaisées par l'impératif de maximisation des profits*. L'horreur éprouvée par Keith Connors en découvrant la façon expéditive dont son questionnaire de diagnostic est instrumentalisé pour mettre aussi rapidement possible un maximum d'enfants sous traitement pharmaceutique n'est que le sommet de l'iceberg. L'enquête fait voir comment – à toutes les phases de la conception, du développement, de la promotion et de la diffusion des médicaments, depuis les laboratoires universitaires jusqu'aux diagnostics de terrain, en passant par les revues scientifiques – les pratiques formellement « scientifiques » se trouvent surdéterminées par des jeux d'intérêts, des appâts du gain (financier ou symbolique) et des logiques de survie compétitive qui font passer la vérité des besoins loin derrière la désirabilité des profits.

4° La complicité des enseignants dans la machine de prolifération des TDAH apparaît comme n'ayant rien à envier à celle des scientifiques. Les logiques de gestion managériale, d'économisation compétitive et d'industrialisation productive appliquées aux milieux scolaires entraînent ici aussi *une hégémonie centripète de la mesure de la valeur sur la production effective de valeurs*. Dès lors que les écoles sont évaluées (et financées) en fonction des résultats obtenus lors de tests prenant généralement la forme de questionnaires à choix multiples, elles favorisent tout ce qui peut augmenter les scores, indépendamment de toute pertinence en termes d'apprentissage ou de besoins réels des élèves. La Ritaline fait d'une pierre deux coups : elle aide à augmenter la taille des classes en clouant docilement les élèves à leur chaise, en même temps qu'elle intensifie leurs performances lors de la préparation ou du passage des tests standardisés.

5° Toute la dynamique ainsi mise en place s'emballe toutefois vers un effondrement prévisible, dès lors que les prothèses attentionnelles ne sont plus destinées à combler des déficits ponctuels et exceptionnels, mais se trouvent embrigadées dans *une course généralisée vers « l'excellence » où les gagnants emportent tout (winner takes all)*. L'histoire de Jamison est saisissante parce que tous ses personnages principaux (adolescent, parents, éducateurs, médecins) font tout ce qu'il est parfaitement rationnel de faire dans le contexte de la rationalité économique actuellement dominante. L'alignement planétaire de nos attentions sur des critères de succès hautement exclusifs (être sélectionné à Yale ou Harvard), ainsi que l'évidence d'inégalités de plus en plus patentes favorisant le 1% aux dépens de tous les autres, font muter les exhausteurs chimiques d'attention du statut de remède passager à celui d'inéluctable dopage permanent. Au sein du système ainsi mis en place, nul n'est jamais assez (intensément) attentif. La logique implacable de l'innovation technologique en régime de compétition marchande s'applique désormais au fonctionnement (augmenté) de notre système nerveux : de même qu'une marchandise produite selon un processus dépassé doit nécessairement abaisser son prix de vente au niveau établi par les nouvelles technologies plus performantes, de même chacun de nous se voit-il sommé d'élever ses capacités attentionnelles au niveau fixé par les psychotropes les plus efficaces et les plus répandus.

6° Le drame de cette massification de l'impératif d'excellence – et de la course aux armements attentionnels qui en découle inévitablement – est que les gagnants qui emportent tout restent, par définition, une infime minorité, tandis que la route de leur succès est jonchée des épaves de leur compétiteurs malheureux. Les mésaventures de Kristin et de Jamison révèlent l'envers honteux (dépendance, dérégulation, désintoxication) du dopage compétitif auquel donne lieu cette course à l'excellence. Comme en témoigne bien l'ambivalence lexicale de l'anglais *drug*, la « drogue » est le visage infâme du « médicament ». Les deux peuvent parfaitement tenir en une même pilule. Les dangers de *Präparate* semblent moins à chercher dans leur nature propre que dans les cycles d'usages et d'abus au fil desquels est emportée leur consommation.

Le canari de l'attention dans la mine du capitalisme égocidaire

Ce qui se trouve diagnostiqué comme déficit attentionnel et traité à grand recours de psychotropes apparaît donc bien comme une maladie épidémique hautement préoccupante. Il serait toutefois plus justifié de la nommer « capitalisme néolibéral » plutôt que « TDAH ». Au-delà du dilemme individuel auquel sont confrontés les parents d'un enfant éprouvant des problèmes de concentration, ce chapitre a tenté de mettre en perspective plus large les choix de société et les enjeux économique-politiques liés à l'augmentation de consommation de substances comme la Ritaline. Derrière l'arbre d'une prise de remède médicalement justifiable pour une petite minorité de nos populations (entre 3 et 5% selon les enquêtes psychiatriques), on a tenté de faire voir la forêt des croisements toxiques d'intérêts qui conduisent aujourd'hui, dans certaines régions particulièrement affectées, plus de 30% d'une classe d'âge à voir son attention placée sous la tutelle des industries pharmaceutiques.

L'économie politique de l'attention médicamentée fait apparaître un double tableau. D'une part, une réflexion sur les justifications fonctionnelles de la prescription de psychotropes attentionnels montre à quel point il est important de réinsérer les décisions individuelles dans des dynamiques collectives et systémiques. Les trois niveaux envisagés pour déplier de telles dynamiques suggèrent que plus on élargit le champ de vision, plus les avantages fonctionnels apportés par la consommation de Ritaline semblent se payer par un emprisonnement de l'avenir dans les ornières du présent. D'autre part, en mettant les justifications fonctionnelles dans la perspective des réalités dysfonctionnelles de la consommation des psychotropes attentionnels, on a vu la prolifération des diagnostics de TDAH apparaître comme le symptôme d'un désordre psychiatrique et d'un paupérisme éducatif pressurisés tous deux par une idéologie insoutenable de la course au profit. Les troubles de l'attention méritent d'être envisagés comme le canari que les mineurs emportaient dans leurs tunnels pour déceler les risques imminents d'intoxication ou d'explosion.

Une observation des usages de la Ritaline constitue en effet un terrain d'enquête particulièrement révélateur pour compléter l'image critique que nous pouvons nous faire du capitalisme. De nombreuses analyses tendent à démontrer aujourd'hui son caractère *écocidaire* (Bonneuil & Fressoz 2013, Wright & Nyberg 2015, Latour 2017). La compétition pour le profit actionnarial nous pousse collectivement à prendre (ou à repousser) des décisions en fonction de critères à court terme et à courte vue qui sacrifient la préservation de nos milieux de vie communs à des chiffres de croissance gonflant surtout les comptes en banque d'une minorité. On parle désormais à juste titre de Capitalocène pour rebaptiser l'ère géologique où l'espèce humaine devient la force majeure d'altération climatique, du fait des activités industrielles déployées sous l'axiomatique capitaliste.

La contamination progressive, depuis les USA, d'une ADHD Nation en une Planète TDAH aide à voir comment le capitalisme écocidaire (destructeur de nos écosystèmes naturels) est également un capitalisme *égocidaire* (destructeur de nos modes de subjectivation). Les défis

sociaux et écologiques qui s'amoncellent à l'horizon de nos dérèglements climatiques et autres effondrements de biodiversité requièrent de chacun et chacune de nous des capacités accrues d'improvisation, d'invention, de recherche et de créativité. Ces défis seront d'autant mieux relevés que chacun et chacune de nous aura pu cultiver, renforcer et raffiner la subjectivité singulière qui nous rend tous et toutes à la fois similaires et incommensurables les un(e)s aux autres. Pour juguler les ravages imposés à nos environnements par les économies d'échelle d'une industrialisation qui s'étend désormais à nos productions mentales, il sera indispensable de cultiver une neurodiversité ainsi qu'un pluralisme culturel dont les agents doivent être des esprits libres et autonomes, des egos aussi bien socialisés mais aussi peu standardisés que possible.

Aussi bien par ses justifications fonctionnelles que par ses implémentations dysfonctionnelles, la médication de nos attentions – telle du moins qu'elle s'est déployée au cours des dernières décennies – illustre les risques égocidaires inhérents aux dynamiques capitalistes qui régissent l'industrie pharmaceutique, et qui conquièrent rapidement les laboratoires de recherche comme les salles de classe. C'est à la lumière des menaces propres à ce capitalisme égocidaire qu'il faut éclairer nos débats sur les avantages et les limites de la prescription de psychotropes pour altérer nos performances attentionnelles.

Références

- Bonneuil, Christophe & Fressoz, Jean-Baptiste. 2013. *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil.
- Citton, Yves. 2014. *L'économie de l'attention : stade ultime du capitalisme ?*, Paris, La Découverte.
- Citton, Yves. 2018. « Post-scriptum sur les sociétés de recherche-crédation » in Erin Manning et Brian Massumi, *Pensée en acte. Vingt propositions pour la recherche-crédation*, Dijon, Les presses du réel.
- Falkinger, Josef. 2008. « Limited Attention as the Scarce Resource in an Information-Rich Economy », *Economic Journal*, Vol. 118, 1596-1620.
- Franck, Georg. 2005. « Capitalisme mental », *Multitudes* n° 54, 2013.
- Kahneman, Daniel. 2012. *Système 1 / Système 2. Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion.
- Kessous, Emmanuel, Mellet, Kevin & Zouinar, Moustafa. 2010. « L'économie de l'attention. Entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur », *Sociologie du travail* n° 52-3, p. 359-373.
- Lachaux, Jean-Philippe. 2011. *Le Cerveau attentif. Contrôle, maîtrise, lâcher-prise*, Odile Jacob, Paris.
- Latour, Bruno. 2017. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris La Découverte.
- Manning, Erin & Massumi, Brian. 2012. « Vivre dans un monde de texture. Reconnaître la neurodiversité », *Chimères*, n° 7, p. 101-112.
- Massumi, Brian. 2018a. *L'économie contre elle-même*, Montréal, Lux.
- Massumi, Brian. 2018b. « Réévaluer la valeur pour sortir du capitalisme », *Multitudes*, n° 71, p. 80-92.
- Monneau, Emmanuel, et Frédéric Lebaron. 2011. « L'émergence de la neuroéconomie : Genèse et structure d'un sous-champ disciplinaire », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 25, no. 2, pp. 203-238.
- Schwarz, Alan. 2016. *ADHD Nation. The Disorder. The Drugs. The Inside Story*, London, Little Brown.

- Somainsi, Antonio. 2016. « Walter Benjamin's Media Theory: the *Medium* and the *Apparat* », *Grey Room*, n° 62.
- Thrift, Nigel. 2007. « Inconscient technologique et connaissances positionnelles » disponible sur le site de *Multitudes* en annexe du n° 62, 2016, < <http://www.multitudes.net/inconscient-technologique-et-connaissances-positionnelles/>>.
- Wright, Christopher & Nyberg, Daniel. 2015. *Climate Change, Capitalism, and Corporations. Processes of Creative Self-Destruction*, Cambridge University Press.
- Wu, Tim. 2016. *The Attention Merchants. The Epic Scramble to get Inside of Our Heads*, New York, Penguin.